



6, rue Arthur Herchen:
A chaque âge son moyen
de locomotion

Le boulevard du temps qui passe

Souvenirs d'une jeunesse heureuse à Belair

*«L'enfance
Qui peut nous dire quand ça finit
Qui peut nous dire quand ça commence
C'est rien avec de l'imprudence
C'est tout ce qui n'est pas écrit»*

Jacques Brel



© Archive privé Alain Meyer

En traversant aujourd'hui le quartier de Belair, j'ai plaisir à me remémorer les lieux où j'ai vécu les trente premières années de ma vie et je revois le théâtre de mon enfance et de mon adolescence.

La rue Arthur Herchen

Il s'agit d'une des nombreuses rues parallèles qui s'étendent de la route de Longwy à la route d'Arlon. Belair possède aujourd'hui la réputation d'un quartier résidentiel bourgeois voire huppé. Or la rue où je résidais – tout comme les rues avoisinantes – reflétait une certaine mixité sociale se traduisant dans l'habitat: de petites résidences jouxtaient des maisons de maître, d'autres mitoyennes ou encore un immeuble appartenant à l'époque à la Société nationale des Habitations à bon marché. Les habitants de notre rue étaient d'origines sociales et professionnelles fort diverses, parmi eux des fonctionnaires de tout rang, des enseignants, des industriels, des ingénieurs, des ouvriers, des délégués commerciaux ainsi que des militaires, catégorie particulièrement bien représentée, puisque les officiers supérieurs Krieps (député et ministre par la suite)

et Hubert et les sous-officiers Weyrich et Biever y habitaient. Voyant chaque matin les chauffeurs attendre les hauts gradés, je rêvais d'accomplir ce genre de service militaire... Entre-temps celui-ci fut aboli. Deux épiceries permettaient aux résidents de notre rue de s'approvisionner à proximité de leur domicile. À une certaine époque on en comptait une bonne dizaine dans un rayon de moins d'un kilomètre, autant de lieux de contact et de convivialité. Je me rappelle en particulier celle située au coin de la rue Herchen et de la rue Bernard Haal et ses exploitants successifs, les familles Engel, Jann, Ewen et Bauer-Backes. Les fruits et légumes présentés avec soin à l'extérieur et le tonneau de harengs de Monsieur Jann près de la porte constituaient le point de rencontre des jeunes des rues adjacentes et le commerce où l'on achetait nos Sinalco et autres Seven-Up, nos Choco Prince à deux francs et nos «Hèstecher» acides à 25 centimes.

Mes écoles

J'ai fréquenté ce qui s'appelait alors l'école gardienne de 1954 à 1956 et ai effectué ma première rentrée dans le bâtiment de l'école primaire de l'avenue Gaston Diderich (classe de Mademoiselle Kremer). Je me rappelle avoir été transféré en cours d'année à l'école de l'avenue du X Septembre dans la classe de Madame Schneider. J'en ai gardé d'excellents souvenirs et des amitiés durables. En septembre 1956, je fis mes premiers pas dans «la grande école» où j'eus pour excellents instituteurs Messieurs Marcel Barzen, Félix Simon et Chrétien Clement qui avait la passion de la musique et accompagnait nos leçons de chant sur son petit orgue électrique. A l'école primaire nous fûmes séparés de celles qui avaient été nos condisciples durant notre scolarité à l'école gardienne. Dans la cour de l'école un muret séparait l'espace réservé aux filles de celui des garçons et il était strictement interdit de transgresser cette limite avec une petite tolérance lorsqu'un ballon atterrissait dans la partie réservée à la gent féminine.

D'autres pratiques aujourd'hui disparues méritent d'être relevées, comme la distribution quotidienne de lait en classe, heureusement entrecoupée par deux séances hebdomadaires de boisson chocolatée. Deux élèves étaient chargés d'aller chercher les bouteilles chaudes à la cave et de les transporter en classe dans un cageot métallique. Autre souvenir: alors que tous les foyers ne disposaient pas encore de douche, nous y étions astreints une fois par semaine dans les sous-sols de l'école. Quelle évolution depuis cette époque! Durant ma scolarité primaire, les Luxembourgeois constituaient l'écrasante majorité des

L'école primaire de Belair avec deux entrées séparées



imedia



Dans la cour de l'école, un muret séparait l'espace réservé aux filles et celui des garçons et il était strictement interdit de transgresser cette limite.

1955: classe d'école gardienne, avenue du X Septembre

élèves. Pendant ces 6 années, je me rappelle cependant les noms de deux enfants américains: Bruce Williams et un autre portant le prénom de Donny ainsi qu'un élève polonais s'appelant Oleg Kodowsky. Parmi mes camarades de jeu figuraient quelques enfants italiens à l'accent assez marqué, lequel faisait l'objet de moqueries, se voyant traités de «Botscha» ou «Bier», tout comme les Belges, affublés du surnom de «Zillebäcker». Moi, même, de mère française, je n'échappais pas au refrain «Fransous, Kaffisdous, schäiss dénger Mamm an de Schouss». Tout ceci ne témoigne guère d'un grand esprit d'ouverture, mais je pense qu'il n'y avait point de motivation xénophobe dans les propos des enfants de l'époque.



imedia

Reed Williams, le frère de Bruce

La vie extrascolaire et nos 400 coups

Aux abords immédiats de «notre» épicerie se situe la place Albert Philippe que nous appelions «Pärkelchen», et qui constituait le centre névralgique de nos activités ludiques et sportives. Nous y jouions à l'ombre de deux superbes saules pleureurs avec nos modèles réduits automobiles sur des circuits tracés à la craie. Ce petit square représentait aussi pour nous un terrain de football miniature idéal, un arbre et un vêtement constituant les limites approximatives de la cage de but. Les après-midi du mardi et du jeudi ainsi que les vacances scolaires voyaient s'y dérouler des matches interminables qui rassemblaient une dizaine d'adeptes du ballon rond. Ceci déplaisait fortement à une personne dont la maison se trouvait à proximité de notre aire de jeux favorite et qui se faisait un malin plaisir d'alerter un fonctionnaire municipal en uniforme («de Préiter»), lequel notait nos noms – toujours les mêmes – dans un calepin, parce que nous bravions l'interdiction de marcher sur le gazon au demeurant quasi inexistant à l'époque. Les apparitions régulières de l'agent ne nous impression-

naient guère, mais avaient le don de nous irriter profondément. Finalement les plus âgés parmi nous décidèrent d'organiser une opération de représailles contre notre voisine si peu compréhensive: nous nous cotisâmes et achetâmes deux gros pétards que nous fîmes détonner sous les fenêtres de ses toilettes, ceci une bonne vingtaine d'années avant la vague d'attentats qui secoua notre pays... Cette opération ne calma cependant que temporairement les ardeurs répressives de notre riveraine.

Les guerres régulières contre «ceux de Merl» faisaient partie de notre calendrier d'activités juvéniles et se déroulaient selon un rituel immuable. Je n'ai jamais réellement compris l'origine ni l'enjeu de ce conflit. Toujours est-il qu'il suffisait que les «grands» de 6e année primaire nous annoncent la destruction d'une de nos cabanes («Buden») érigées dans un pré par nos ennemis héréditaires pour déclencher les hostilités. Les chefs se rencontraient et fixaient le jour de la bataille qui se terminait miraculeusement sans blessures graves bien que je me rappelle que nous confectionnions des planches de bois pour affronter nos adversaires dont beaucoup devinrent d'excellents amis par la suite.

Terrains d'entraînement divers



Les activités sportives

Le sport représentait une activité fondamentale pour notre bande. Pour les rencontres de foot plus sérieuses nous migrons du «Pärkelchen» vers ce que nous appelions le terrain Saint Jean, situé près de l'église derrière le café Juckem et qui tenait lieu de stade. Il y avait de réels talents parmi nous dont certains étaient licenciés au Spora ou à l'Union.

À l'instigation de mon ami Lucien Jeitz je rejoignis les rangs de l'équipe scolaire du Basket Racing durant l'hiver 1961-1962. Nous participâmes au premier championnat de cette catégorie et terminâmes deuxième. Ce fut le début d'une belle aventure qui se solda par deux titres successifs chez les cadets en 1963 et 1964 et culmina dans la conquête du titre seniors en 1967 avec à la clef une participation à la coupe d'Europe contre les champions d'Allemagne le MTV Giessen. Belair à l'honneur sur le parquet européen! À l'époque de mes débuts, ce sport – à l'exception du hall de Steinsele et de la salle des sports de la caserne de Diekirch – se pratiquait à l'extérieur, en l'occurrence sur le terrain de l'Institut Saint Jean qui disposait en tout et pour tout d'une douche vaguement tiède et de vestiaires dans un garage. Après les entraînements, dégoulinants de sueur, on regagnait en courant le domicile parental et je ne me rappelle pas avoir contracté la moindre grippe à cette époque. Quand le sol était gelé, nous faisons fondre la couche de verglas avec un seau de sel afin de rendre le terrain praticable et jouions les doigts salés et engourdis. Inimaginable aujourd'hui! On s'astreignait à des séances de tir supplémentaires dans la cour de l'école de Belair sous l'œil du concierge Monsieur Schuster ainsi que sur le terrain de la JEC derrière la chapelle du Christ-Roi. Ce n'est qu'en 1965 que nous pûmes jouer à l'abri des intempéries dans le hall du stade municipal où mon club écrivit ses plus belles pages.

Le vélo tenait aussi une place de choix pour les jeunes de mon quartier. Durant ces années le Tour du Luxembourg comprenait toujours une arrivée sur la longue ligne droite de l'avenue Gaston Diderich, l'occasion d'admirer les grands coureurs de l'époque parmi lesquels les Luxembourgeois Gaul, Schmitz, Ernzer et Bolzan dont nous étions de fervents admirateurs et chasseurs d'autographes et qui firent de nous de jeunes émules. En effet, nous organisons au début des années 60 des courses contre la montre et foncions tête



Racing erstmals Basketball-Landesmeister

baissée sur les grandes artères et dans les petites rues du quartier pour arriver rue Arthur Herchen où deux juges nous attendaient afin de nous communiquer l'implacable verdict du chronomètre. Je ne sais pas par quel miracle aucun accident ne se produisit, mais il faut reconnaître que la densité du trafic n'était en rien comparable à celle de 2011.

Les hivers généralement plus rigoureux et plus abondants en précipitations neigeuses nous fournissaient l'occasion de sortir nos luges. Là où se trouvent aujourd'hui des maisons et des résidences, nous disposions de terrains vagues à forte déclivité qui nous permettaient de nous adonner à nos modestes sports d'hiver. Là aussi régnait l'insouciance, car je me rappelle que nous dévalions une pente dont le sommet se situait rue Charles Arendt pour arriver en fin de course rue Astrid après avoir traversé la rue Arthur Herchen sans nous soucier outre mesure des véhicules susceptibles de croiser notre route. Quelques années plus tard, pour éprouver des sensations plus fortes, nous choisîmes le «Geesseknäppchen» qui avait une pente plus longue pour aboutir aux limites de l'anciennes laiterie Luxlait boulevard Marcel Cahen.

Quelques figures marquantes

À la fin de ce voyage dans le Belair des années cinquante et soixante je ne voudrais pas manquer d'évoquer la mémoire de quelques personnages comme celle du facteur effectuant sa double tournée quotidienne et celle du laitier Monsieur Kettel dont le «Mëllechmann» résonnait dans le hall de notre immeuble. Je garde un souvenir reconnaissant de Monsieur Fritz Kieffer, chef de gare à la retraite et hellénisant à la culture générale fabuleuse chez lequel j'aimais passer des après-midi libres où je plongeais avec ce vieil homme à la longue barbe blanche dans les délices de la lecture et de la musique et qui attisa ma curiosité pour l'histoire et la politique.

Je me rappelle aussi le vieux chiffonnier – «de Lompekréimer» – Monsieur Wagner qui plusieurs fois par an passait par les rues de Belair avec son magasin ambulancier tiré par un cheval poussif. Autant de personnages et de personnalités qui façonnèrent l'identité de ce quartier et contribuèrent à en faire un lieu vivant où j'ai passé une merveilleuse jeunesse.

Alain Meyer



Tour de Luxembourg 1964: arrivée avenue Gaston Diderich

